

beau de changer la face du monde pour faire des heureux ; si l'honneur qui en revient appartient à ceux qui tiennent les rênes des empires, sachez qu'ils sont comptables à leur siècle et aux générations futures, non - seulement de tout le mal qu'ils font, mais de tout le bien qu'ils pourraient faire et qu'ils ne font pas. Vous êtes jaloux d'une véritable gloire parmi vos contemporains ; et quelle plus grande gloire que celle que je vous propose ? Vous désirez que votre nom s'immortalise ; songez que les monumens élevés en bronze sont plus ou moins rapidement détruits par le temps. Confiez le soin de votre réputation à des êtres qui se perpétueront en se régénérant. Le marbre est muet ; l'homme parle. Faites-le donc parler de vous avec éloge. Si la corruption s'introduit dans la législation sage que vous aurez instituée, c'est alors que vous serez véritablement révéérés. C'est alors qu'on reviendra sur le siècle où vous existâtes, et qu'on donnera des larmes à votre mémoire. Je vous promets les pleurs de l'admiration pendant votre vie, et les pleurs du regret de longs siècles après votre mort.

La compagnie des Indes n'avait pas des desseins si élevés lorsqu'elle jugea, en 1670, qu'il lui convenait d'abandonner Madagascar. Trois ans auparavant avaient été expédiés de cette île, pour les mers d'Asie, quelques bâtimens chargés d'élever des comptoirs dans les lieux qui seraient jugés les plus convenables. On réussit assez faci-

lement à Bantam, qui devait fournir une grande abondance de poivre, alors une des productions les plus recherchées de l'Orient. Mazulipatnam était encore le premier de tous les marchés pour les belles toiles d'Orixa, du Coromandel et du Bengale. Marcara, né Persan, mais attaché à la France, obtint, malgré les intrigues des Hollandais et des Anglais, la permission d'y former un établissement avec des privilèges supérieurs à tous ceux qui avaient été accordés. Cependant ce fut Surate qui fut choisie pour être le centre de toutes les affaires que l'association se proposait de faire dans les régions soumises à son monopole.

C'était de cette ville que devaient partir les ordres pour toutes les loges subalternes. C'était dans cette ville que devaient se réunir leurs marchandises. C'était là enfin que devaient se faire les grands achats, et y être embarqués pour l'Europe avec ce qui y aurait été envoyé des autres comptoirs. Le lieu était propre à sa destination, parce que c'était l'entrepôt des productions des manufactures de plusieurs contrées, et principalement du Guzurate.

Le Guzurate est une presqu'île de cent lieues de long sur presque autant de large, entre le golfe de Cambaie et l'Indus. Ses habitans ne sont pas noirs comme la plupart des Indiens, mais blancs, ou plutôt jaunes comme les Marattes. On vante leur douceur, leur humanité et leur goût pour le travail. Outre l'idiome qui leur est particulier,

vi.
Les Français font de Surate le centre de leur commerce. Idée du Guzurate, où cette ville est située.

la plupart parlent la langue générale de l'Indostan, et un très-grand nombre le persan, mais un peu corrompu. Un sol excellent et bien arrosé, des manufactures multipliées suffisaient au bonheur de ce peuple nombreux et pacifique, lorsqu'une colonie étrangère vint augmenter ses prospérités.

Dans le septième siècle, le dernier roi de Perse, de la dynastie des Sassanides, fut détrôné par les Mahométans. Plusieurs de ses sujets, mécontents du peuple vainqueur, se réfugièrent dans le Kohestân, d'où, cent ans après, ils descendirent à l'île d'Ormuz. Bientôt ils firent voile pour l'Inde, et abordèrent heureusement à Diu. Peu satisfaits encore de cet asile, ils se rembarquèrent, et les flots les poussèrent sur une plage riante, entre Daman et Baçaim. Le prince qui donnait des lois à ce canton ne consentit à les recevoir qu'à condition qu'ils dévoileraient les mystères de leur croyance, qu'ils quitteraient leurs armes, qu'ils parleraient l'idiome du pays, qu'ils feraient paraître leurs femmes en public sans voile, et qu'ils célébreraient leurs mariages à l'entrée de la nuit, selon la pratique généralement reçue. Comme ces stipulations n'avaient rien de contraire au culte qu'ils professaient, les réfugiés les acceptèrent sans difficulté.

Du territoire très-resserré où on les avait reçus, ils se répandirent bientôt dans les états voisins, à Surate, et principalement dans le Guzurate,

qui ouvrait une carrière plus vaste et plus utile à leurs talens pour l'agriculture. L'habitude du travail, contractée et perpétuée par une heureuse nécessité, les fit prospérer. Assez sages pour ne se mêler ni du gouvernement, ni de la guerre, ils jouirent d'une paix profonde au milieu des révolutions. Cette circonspection et une grande aisance augmentèrent beaucoup leur nombre. Ils formèrent toujours, sous le nom de *Parsis*, un peuple séparé, par l'attention qu'ils eurent de ne point se mêler avec les Indiens, et par l'attachement aux principes religieux qui leur avaient fait quitter leur patrie. Ce sont ceux de Zoroastre, mais un peu altérés par le temps, par l'ignorance, et par l'avidité des prêtres.

L'industrie, l'activité de ces nouveaux habitans, se communiquèrent à la nation hospitalière qui les avait si sagement accueillis. Le sucre, le blé, l'indigo, d'autres productions, furent naturalisés sur un sol que des rizières avaient jusqu'alors principalement couvert. On multiplia, on varia, on perfectionna les fruits et les troupeaux. Les campagnes de l'Inde offrirent pour la première fois ces haies, ces enclos, ces autres agrémens utiles et champêtres qui embellissent ou enrichissent quelques-unes de nos contrées. Les ateliers firent les mêmes progrès que les cultures. Le coton prit de plus belles formes, et la soie fut enfin mise en œuvre dans la province. L'accroissement des subsistances, des travaux et

de la population, étendit avec le temps les relations extérieures.

L'éclat que jetait le Guzurate excita l'ambition de deux puissances redoutables. Tandis que les Portugais le pressaient du côté de la mer par les ravages qu'ils faisaient, par les victoires qu'ils remportaient, par la conquête de Diu, regardé avec raison comme le boulevard du royaume, les Mogols, déjà maîtres du nord de l'Inde, et qui brûlaient d'avancer vers les contrées méridionales, où étaient le commerce et les richesses, le menaçaient dans le continent.

Badour, Patane de nation, qui gouvernait alors le Guzurate, sentit l'impossibilité de résister à la fois à deux ennemis si acharnés. Il crut avoir moins à craindre d'un peuple dont les forces étaient séparées de ses états par des mers immenses que d'une nation puissamment établie aux frontières de ses provinces. Cette considération le réconcilia avec les Portugais. Les sacrifices qu'il leur fit les déterminèrent même à joindre leurs troupes aux siennes contre Akbar, dont ils ne redoutaient guère moins que lui l'activité et le courage.

Cette alliance déconcerta des hommes qui avaient compté n'avoir affaire qu'à des Indiens. Ils ne pouvaient se résoudre à combattre des Européens qui passaient pour invincibles. Les naturels du pays, encore pleins de l'effroi que ces conquérans leur avaient causé, les peignaient aux

soldats mogols comme des hommes descendus du ciel ou sortis des eaux, d'une espèce infiniment supérieure aux Asiatiques en valeur, en génie, et en connaissances. Déjà l'armée, saisie de frayeur, pressait ses généraux de la ramener à Delhy, lorsqu'Akbar, convaincu qu'un prince qui entreprend une grande conquête doit lui-même commander ses troupes, vole à son camp. Il ne craint pas d'assurer ses troupes qu'elles battront un peuple amolli par le luxe, les richesses, les délices, les chaleurs des Indes, et que la gloire de purger l'Asie de cette poignée de brigands leur est réservée. L'armée, rassurée, applaudit à l'empereur et marche avec confiance. La bataille s'engage. Les Portugais, mal secondés par leurs alliés, sont enveloppés et taillés en pièces. Badour s'enfuit et disparaît pour toujours. Toutes les villes du Guzurate s'empressent d'ouvrir les portes au vainqueur. Ce beau royaume devient en 1565 une province du vaste empire qui doit bientôt envahir tout l'Indostan.

Le gouvernement mogol, qui était alors dans sa force, ne fit pas d'abord au Guzurate le mal que sa tyrannie lui a fait depuis. Nulle occupation ne cessa, nulle occupation ne devint languissante. Les consommations dans ce pays, les exportations chez l'étranger, furent ce qu'elles avaient été avant la conquête. Les nouveaux dominateurs ne pouvaient pas donner à leur acquisition les ports et les rades que la nature lui avait refusés;

mais ils ne la gènèrent pas dans l'usage où elle était d'envoyer tous ou presque tous les objets de son commerce à Surate.

vii.
Commence-
mens et pro-
grès de Su-
rate.

Au commencement du treizième siècle ce n'é-
tait encore qu'un vil hameau formé par des ca-
banes de pêcheurs sur la rivière de Tapti, à
quelques milles de l'Océan. Quoique les grands
vaisseaux n'y pussent pas arriver, quoique le
mouillage y fût mauvais, même pour les plus pe-
tits bâtimens, la position fut jugée encore assez
heureuse pour y attirer quelques ouvriers et quel-
ques marchands. Ils furent pillés trois ou quatre
fois par des pirates; et ce fut pour arrêter ces
incursions destructives que fut construite en 1524
une forteresse. La place acquit à cette époque
une importance qui avait beaucoup augmenté
lorsque les Mogols s'en rendirent maîtres. Comme
c'était la seule ville maritime qui eût alors subi
leur joug, ils contractèrent l'habitude de s'y pour-
voir de toutes leurs consommations de luxe. De
leur côté les Européens, qui n'avaient aucun des
grands établissemens qu'ils ont formés depuis
dans le Bengale et au Coromandel, y achetaient
la plupart des marchandises des Indes. Elles s'y
trouvaient toutes rassemblées par l'attention qu'a-
vait eue Surate de former une marine supérieure
à celle de ses voisins.

Ses vaisseaux, qui duraient des siècles, étaient
la plupart de mille ou douze cents tonneaux. Ils
étaient construits d'un bois très-dur qu'on ap-

pelle *teck*. Loin de lancer les bâtimens à l'eau
par des apprêts coûteux et des machines compli-
quées, on introduisait dans le chantier, comme
nous l'avons pratiqué depuis, la marée, qui les
enlevait. Les cordages, faits de bourre de coco-
tier, étaient plus rudes, moins maniables que les
nôtres, mais ils avaient autant ou plus de soli-
dité. Si leurs voiles de coton n'étaient ni aussi
fortes ni aussi durables que celles de lin et de
chanvre, elles se pliaient avec plus de facilité et
se déchiraient plus rarement. Au lieu de poix, ils
employaient la résine d'un arbre nommé *damar*,
qui valait autant, ou mieux. Leur extrême pro-
preté, la nature de leurs alimens, les préservaient
du scorbut, des autres maladies qui partout ail-
leurs attaquent si généralement et si opiniâtre-
ment la santé ou la vie de ceux que la passion du
gain, que les fureurs de la guerre font voguer sur
l'Océan. La capacité de leurs officiers, quoique
médiocre, était suffisante pour les mers, pour
les saisons où ils naviguaient. A l'égard de leurs
matelots, communément nommés *lascars*, les
Européens les ont trouvés bons pour les voyages
d'Inde en Inde. On s'en est même quelquefois
servi sans inconvénient pour ramener dans nos
parages orageux des navires qui avaient perdu
leurs équipages.

Nous soupçonnions à peine que le commerce
pût avoir des principes, et ils étaient connus,
pratiqués dans cette partie de l'Asie. On y trou-

vait de l'argent à bas prix et des lettres de change pour tous les marchés des Indes. Les assurances pour les navigations les plus éloignées y étaient d'une ressource très-usitée. Il régnait tant de bonne foi, que les sacs étiquetés et cachetés par les banquiers circulaient des années entières sans être ni comptés ni pesés. Les fortunes étaient proportionnées à cette facilité de s'enrichir par l'industrie. Celles de cinq à six millions n'étaient pas rares, et il y en avait de plus considérables.

viii.
Mœurs des
habitans de
Surate.

Elles étaient la plupart entre les mains des Banians, presque tous originaires du Guzurate. Ces négocians, grands calculateurs, n'avaient pas pour la navigation et les longs voyages la même répugnance que les autres Indiens. Le Bengale, le Coromandel, le Malabar, le golfe Persique, les côtes et les îles des mers d'Asie, tout en était rempli. Leur activité les poussait quelquefois dans l'intérieur des terres. De nos jours même ils se sont établis en assez grand nombre à Astracan et à Orenbourg, deux villes considérables que la Russie s'efforce de rendre commerçantes.

Au temps dont nous parlons, les Banians étaient fort renommés pour leur franchise. Quelques momens leur suffisaient pour terminer les affaires les plus importantes. Elles se traitaient généralement dans les bazars. Celui qui voulait vendre annonçait en peu de mots et à voix basse la valeur de sa marchandise. On lui répondait en

mettant une main dans la sienne, sous quelque voile. L'acheteur marquait par le nombre des doigts qu'il pliait ou qu'il étendait ce qu'il prétendait diminuer du prix demandé; et le plus souvent le marché se trouvait conclu sans qu'on eût proféré une parole. Pour le ratifier, les contractans se prenaient une seconde fois la main, et un accord fait avec cette simplicité était toujours inviolable. Si, ce qui était infiniment rare, il survenait des difficultés, ces hommes sages conservaient dans les discussions les plus compliquées une égalité et une politesse dont nous ne nous formerions pas aisément l'idée.

Leurs enfans, qui assistaient à tous les marchés, se formaient de bonne heure à ces mœurs paisibles. A peine avaient-ils une lueur de raison, qu'ils étaient initiés dans tous les mystères du commerce. Il était ordinaire d'en voir de dix ou douze ans en état de remplacer leur père. Quel contraste, quelle distance de cette éducation à celle que nos enfans reçoivent! et cependant quelle différence entre les lumières des Indiens et les progrès de nos connaissances!

Les Banians qui avaient quelques esclaves abyssins, ce qui était rare chez des hommes si doux, les traitaient avec une humanité qui doit nous paraître bien singulière. Ils les élevaient comme s'ils eussent été de leur famille, les formaient aux affaires, leur avançaient des fonds, ne les laissaient pas seulement jouir des bénéfices, ils leur